

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 28

Artikel: Le petit soldat
Autor: Edgy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sans la moindre inquiétude au milieu des insectes bourdonnants, et nous qui l'observions de loin, dans la crainte des aiguillons, nous lui disions de temps à autre : « Ancien, faites attention ! vous pourriez bien être piqué ! »

Un jour, peu après la distribution des tartines, nous regardions avec effroi tout un essaim voltigeant autour du vieux qui nous tournait le dos. — Tout à coup mon frère se lève, court au chemin ramasser une grosse pierre et avant que j'eusse pu deviner ce qu'il allait faire, il se mit à crier : « Ancien ! ancien ! ne bougez pas ! elle va vous piquer ! »

Au moment où la pierre, lancée avec adresse, frappait le bonnet de coton où une abeille s'était posée, celle-ci reprenait son vol et regagnait son essaim.

Au formidable jurement du vieux Jean-Jacques, qui se frottait la tête, mon frère comprit que son zèle n'était pas apprécié ; aussi, tremblant de peur et serrant dans nos mains le reste de nos tartines, nous nous mîmes à fuir pour ne nous arrêter que bien à l'abri sous le toit paternel.

Pendant assez longtemps l'ancien ne reçut plus notre visite et nous plus de tartines au miel.

Visages sombres. — Parmi les choses désagréables à voir, il en est une qui peut figurer au premier rang, c'est un visage portant l'empreinte du mécontentement et de la mauvaise humeur. Une physionomie que de sombres pensées assombrissent produit le même effet que le ciel quand l'orage va éclater : l'un et l'autre inquiètent, et l'on se demande avec anxiété ce qui va sortir de cette bouche contractée et de cette vue menaçante.

D'où peut venir l'humeur noire, l'ennui du présent, le souci du lendemain ? Serait-ce peut-être de ce que nous manquons de courage pour lutter dans la vie, ou de ce que nous pensons que notre personne, avec ses tracasseries et ses inquiétudes, occupe une grande place dans ce monde ?

Est-ce que nous oublions que la trace de notre passage sur la terre s'effacera comme celle d'un microbe que l'œil ne peut voir sans un verre grossissant.

La vie est trop courte pour que nous la passions dans un tourment inutile. A quoi ont servi les agitations de ceux qui ont vécu avant nous ? à quoi servent les nôtres ? à quoi serviront celles de nos enfants qui vont, dans peu de temps, occuper notre place ? A si peu de chose, hélas ! que le plus sage est de voir les beaux côtés de l'existence et de ne pas sans cesse nous plaindre si la route est dure et nous blesse le pied, mais de cueillir avec reconnaissance les fleurs qui bordent notre chemin.

Si nous avons à nous plaindre des hommes, la terre est belle pourtant ! elle

a pour nous des trésors dont personne ne peut nous empêcher de jouir ; de bonnes retraites ignorées dans les forêts pleines de silence ; des prés parfumés où nous pouvons passer des heures de bonheur parfait.

Aussi n'ayons plus de fronts soucieux, plus de regards inquiets ou mécontents, plus de visages sévères qui repoussent l'affection et quand une nouvelle déception viendra s'ajouter aux déceptions passées, disons avec le chanteur connu :

Un contre-temps m'arrête...
Faut-il me rebuter ?
A vaincre je m'apprete.
Et sais encore chanter !
Qu'à mon chemin s'élance
Tristesse ou noir chagrin,
Je chante, et l'espérance
Renaît de mon refrain.

Mme DESBOIS.

Ce qu'on peut dire à un agent de police, et combien ça coûte. —

« En un rien de temps, dit un des chroniqueurs du XIX^e Siècle, à l'occasion des récents troubles de Paris, la justice a congrûment secondé l'œuvre de la police. Des centaines de manifestants ou de prétendus manifestants, comparaisant devant elle, ont été gratifiés de peines variées dont la mesure semble assez difficile à apprécier. Elle fait du moins des distinctions extrêmement subtiles qui, entre nous, prêteraient à rire si le sujet n'était pas sérieux, s'il n'était pas inquiétant de voir quel arbitraire préside à cette distribution de condamnations. Est-il plus grave d'appeler les gardiens de la paix, qui, eux, comme on sait, donnent toujours l'exemple de la plus rare courtoisie, « tas de vaches » ou « tas de flics » ? *Judices certant.* Après une si large dépense de rigueurs, on n'est pas encore fixé, ce qui est dommage. La sévérité de l'arrêt dépend de l'inspiration du moment.

« L'épithète de « Prussien » adressée à un agent a été, à ce que je vois, considérée comme une injure grave, plus grave que « voleur » ou « assassin ». Elle a valu quinze jours de prison au coupable, tandis que les autres en ont été quittes avec six ou huit jours. Je confesse que je ne serais pas flatté d'être appelé Prussien. Mais, légalement, cette qualification constitue-t-elle un délit ? Cette sentence est d'une correction diplomatique douteuse.

« On n'en finirait pas si on prenait la peine de relever les incohérences de ces jugements. « Mouchard », quinze jours ; — « canaille », dix jours ; — « bandit », huit jours. Telles sont les peines, par exemple, octroyées d'après la prévention des diverses insultes proférées. Sur quelles autorités de grammairiens et d'étymologistes s'appuient messieurs les ju-

ges pour faire d'une façon si singulière leur besogne ? »

Le petit soldat.

... Depuis six mois, les vieux parents étaient sans nouvelles de leur enfant. Jean était au Tonkin. Tout d'abord, on avait reçu quelques lettres chez les closiers ; l'enfant écrivait de longues pages désolées, un débord de plaintes, disant combien il se peinait de cette vie de combats, de tranches et de fatigues, combien il regrettait la maison paternelle, toute petite, bien modeste, et son cher pays de Provence, et son beau soleil clair qui chauffait sans rôtir, comme là-bas, dans ce vilain climat, où la terre même flambait.

Et il terminait toujours ses quatre pages par un « Au revoir » bien tendre, un « à bientôt ! » plein d'espoir et d'énervement ; et sous la phrase finale : « Je me languis tant de vous le père, et toi mama, » il y avait toujours des traces de larmes.

Rien que de lire cette appellation enfantine « mama » qu'il lui donnait si tendrement, des pleurs montaient aux yeux de la closière.

On était moins triste au départ de Jean, bien sûr chez le vieux closier Magnac, que maintenant qu'il était si loin et que plus une lettre de lui n'y parvenait.

On s'inquiétait, vous pensez, et tous les matins, la « mama, » qui n'avait pas dormi la nuit, descendait dans la salle basse, les yeux rouges de larmes versées durant de longues heures, le visage enfoui dans l'oreiller.

Magnac, lui, se désolait moins, étant optimiste, et, il faut bien l'avouer, un tantinet égoïste.

Quand Jean avait fait ses adieux, le père était rayonnant, très fier que son fils allât « donner une bonne leçon à ces diables de là-bas, » comme il disait, et se le représentant déjà décoré.

« Bah ! il nous reviendra médaillé, vois-tu ! » confiait-il à sa femme qui avait un hochement de tête sinistre et quelque épeurante vision dans le noir de ses prunelles.

Lui, Jean, ne riait pas non plus, voyez-vous. Ce n'était pas un lion, tout de même. Bien qu'il fût grand et fort, il était délicat de tempérament, faible de cerveau, un peu mou et naïf, et très timide.

Quand il était gamin, ses camarades plus courageux et plus vifs se moquaient, l'appelaient : « Mademoiselle Jeanne » et il n'osait répliquer, se mettait à pleurer ou venait se cacher dans le giron de sa mère. Mais, ce n'était pas tout à fait sa faute, peut-être ; sa mama l'avait féminisé à le garder toujours près d'elle. Elle lui avait donné des qualités de fille, en avait fait une vraie ménagère, proprette et gentille. Elle n'avait pas voulu penser, la mama, qu'un jour son petit Jean serait soldat ; elle se disait qu'il n'était pas possible qu'on le lui prit.

Et on le lui avait pris, pourtant, et maintenant elle ne savait pas même au juste où il était, tant cette distance grande, ces immensités de terre et d'eau qui les séparaient, lui semblaient formidables, et accablantes à lui enlever toute notion de calcul.

Vers ce temps, Guillemine, une amie des Magnac, reçut une lettre de son fils parti pour le Tonkin en même temps que Jean et qui, blessé à Tuyen-Quen, avait obtenu un congé de convalescence qu'il venait passer en

France. Pour le coup, la cloisière se réjouit aussi. Le fils de Guillemine lui donnerait des nouvelles de Jean.

Il arriva au pays, le soldat attendu, et dans la même journée de son retour, Guillemine l'envoya chez les Magnac. Il parut à la cloisière, abattu et embarrassé, ce qu'elle mit sur le compte de la fatigue; il avait un bras en écharpe, et, sur la manche, un galon neuf, brillant. La «mama» de Jean sauta au cou de ce brave, l'embrassa avec des sanglots dans la gorge, comme s'il eût été le cher absent désiré. Le soldat se laissait faire, muet, grave, regardant la cloisière avec des yeux pleins d'embarras. Elle lui parlait de Jean, l'interrogeait, lui demandait des nouvelles. «Comment était le petit?... Il n'était pas malade, au moins, pas blessé? Bonne Sainte Vierge! S'il fallait qu'il fût blessé, mal soigné, mourant, peut-être, et si loin de sa mère!...»

Elle joignait les mains, soudain muette d'une épouvante folle qui la courbait, faisait plier ses épaules maigres.

Mais elle se remit vite, renaissant à l'espoir rien qu'à voir ce soldat qui revenait de là-bas, guéri et gradé? Le galon doré, cousu sur la manche de la tunique, flamboyait sur le drap bleu et lui tirait les yeux, la faisant loucher en une douce extase.

«Son Jean aussi reviendrait au pays, avec un grade bien gagné, pas vrai?... Il aurait une croix, bien sûr...» Et ses lèvres frémissaient d'un rire muet, et ses yeux luisaient de deux larmes qui roulaient sur l'iris, en perles d'attendrissement.

Cependant, sa joie d'espérance tomba, se fondit en un saisissement muet, quand le soldat lui remit en balbutiant un très petit paquet dont elle vérifia le contenu: une médaille de la Vierge de Provence, la patronne du pays, et une mèche de cheveux bruns qu'elle reconnut tout de suite, et qu'elle se mit à baiser avec emportement. Des cheveux de son petit! quelque chose de lui, déjà. Un peu de son enfant!

«Elle comprenait! Il avait bien pensé lui faire plaisir. Ah! c'était un si brave cœur!» Mais c'était la médaille qu'elle ne s'expliquait pas. Pourquoi Jean la lui avait-til renvoyée. Elle la lui avait donnée au départ, pour le mettre sous la protection de la bonne Vierge de Provence. La paysanne croyante restait émue, ne comprenant pas. Pourtant, le soldat lui remettait une quiétude au cœur, par de bonnes paroles réconfortantes. Elle ne s'avisa pas qu'il lui parlait en détournant la tête, la voix changée, avec des phrases qui s'étranglaient dans sa gorge. «Jean allait bien! il reviendrait quelque jour certainement, mais il s'agissait d'attendre... Il ne fallait pas non plus se désoler de ne pas recevoir de lettres; les communications étaient difficiles, parfois... Puis, s'il était blessé, les parents seraient avertis... Il n'était besoin que de prendre le mal en patience... Bien sûr, Jean reviendrait!...»

Et le fils de Guillemine s'en était allé avec un lourd et douloureux frisson sur la peau. Il savait bien, lui, que Jean ne reviendrait pas, ne reverrait plus jamais le beau soleil de Provence. Mais la vérité trop cruelle n'avait pu sortir de ses lèvres.

Les premiers temps de service avaient été rudes pour le petit paysan trop féminisé. On l'avait accablé de corvées et de bousculades, abreuvé d'affronts. Il avait subi comme pas

un toutes les misères réservées aux «bleus.» Ses camarades se moquaient de lui, de sa tournure gauche, de ses allures de grande fille guindée. Et voilà que, tout à coup, un germe avait levé dans son cœur, germe de vengeance, rage sourde et impuissante qui rêvait une revanche... Or, un jour qu'un chef l'avait injurié d'une lèvre dédaigneuse et courroucée avec des épithètes grossières qui striaient de rouge comme des coups de fouet le visage du petit soldat, Jean lui avait sauté à la gorge d'un élan...

C'avait été plus fort que lui; il fallait qu'il prit sa revanche...

Et il avait laissé son insulteur demi-mort sur la place, geignant et râlant, les yeux hors de la tête. Ah! son affaire avait été bonne au petit soldat. On l'avait fusillé bien vite, dans un fossé. Il n'avait pas résisté, presque hébété, la face idiote... Et quand il avait vu les tireurs l'ajuster, il n'avait pas eu un frisson, rien qu'un appel enfantin et vaguement inquiet: «mama!»

... La cloisière est bien heureuse maintenant et ne s'effraie pas. Elle n'a pas de nouvelles de «là-bas,» pas une lettre n'arrive, donc, son Jean est vivant. Elle se rappelle bien que le soldat lui a dit: «... On vous prévient...» Or, elle espère, confiante, et le sourire des anciens jours reparait sur ses lèvres décolorées. La maisonnette prend un air de fête et se pare pour quand le petit soldat reviendra au pays, avec une belle croix scintillante étoilant le drap de sa tunique.

EDGY.

Avril 1889.

Onna bramâie terriblia.

Quand l'est qu'on coumandè dâi sordâ, n'ia pas! faut pas être onna Janette, et faut être crâno. S'on vâo être dzeinti avoué leu, lo faut être tandi lo repou; mâ on iadzo qu'on a de: «Garde à vous!» ne dussè lài avâi ni amis, ni compagnons; mâ lè faut ti fère martsî rondeau.

Dâo teimps que dein tsaquî veladzo, lo contingent dévessâi fère dozè exerciço la demeindze âo sailli-frou, devant lè rasseimbiémeints, l'avant-revua et la granta revua, lo comis fasâi recordâ à sè z'homo lè maniance dâo pétâiru, et lè fasâi Iraci, po s'accoutemâ âi coumandémeints quand faillâi marquâ lo pas, fère demi-tou, âo bin allâ à gautse et à drâte; et y'avâi mémameint dè sa-t-ein quatozè on inspeçhon pè on officier que lo coumandant d'arrondissèment non-mâvè po cein.

Onna demeindze que noutron contingent dévessâi être inspèttâ pè on officier, que l'étâi on colonet et na pas on petit sous-lutenient, l'exerciço dévessâi sè fère à dix z'hâorès dâo matin, mâ lè gaillâ, que n'étiôn jamé accouâiti, sè pressâvont pas, et c'étâi lo mémo commerce totès lè demeindzès; et quand lo colonet arrevâ, ein granta teniâ, à l'hâora, n'ia vâi onco nion quie què caquîès dzouveno sordâ, avoué lo comis que s'étâi on bocon pressâ po pas laissi l'officier tot solet.

Tsau pou, lè z'autro arreviront et

quand furont quasu ti quie, grenadiers, vortigeu et mouscatéro, l'étâi passâ la demi, et lo comis, qu'avâi on pou vergogne que sèyont tant ein retâ, rappo âo colonet, que s'eimpacheintâvè, l'âo fe on aleçon que ne fut pas pequâie dâi vai, allâ pi!

— Ça peut pas aller, ce commerce, de quinquierner comme ça, se l'âo fe; si une autre fois vous n'êtes pas là au picolon, eh bien! gâ pou les banbans! tenez-vous-le pou dit! Y faut que les tôt arrivent comme les tard, et les tard comme les tôt; et quand le colonet s'y est, tout le monde doit s'y être.

Tambou, bat l'assembléie!

Petits conseils du samedi.

Confitures de noix vertes. — On cueille les jeunes noix au moment où l'on peut les traverser de part en part avec une épingle. On les pèle, on les blanchit à l'eau bouillante, puis on les sort pour les jeter dans l'eau froide et les y laisser pendant 48 heures. Au bout de ce temps, on retire les noix et on les recouvre d'un sirop de sucre. — Pour faire le sirop de sucre, il suffit de mettre du sucre par morceaux dans un poêlon, sur le feu, avec un demi-verre d'eau par livre de sucre et de faire réduire.

Voici une recette pratique et éprouvée pour la conservation de la viande.

Disons tout d'abord que parmi les nombreuses méthodes recommandées, la salaison est toujours la plus simple et la plus pratique, bien supérieure en tout cas à toutes celles basées sur l'emploi d'un antiseptique, acides borique, salicylique, sulfureux, etc., qui communiquent soit une odeur, soit un goût désagréable, souvent tous les deux. Seul le sel de cuisine, avec une petite addition de salpêtre pour conserver la couleur rouge, satisfait à toutes les conditions.

Pour 50 kil. de viande, prenez et pesez 4 kil. de sel, 1/2 kil. de sucre et 45 grammes de salpêtre; faites dissoudre dans 8 litres d'eau chaude et faites bouillir. Après refroidissement, versez le liquide sur la viande, de façon que celle-ci soit complètement recouverte sans presser; laissez quinze jours, puis retirez la saumure, faites-la bouillir en écumant tout ce qui monte à la surface; ensuite laissez refroidir, reversez le liquide sur la viande et mettez en presse. On peut aussi ajouter quelques épices à la saumure, ce qui ne fait qu'en augmenter les propriétés conservatrices.

Nos artistes. — Reproduction des principales œuvres de nos musées et de nos artistes, 3^e série, paraissant chaque trimestre par livraison de 10 planches. Chez Thévoz et C^{ie}, arts graphiques, à Genève, et en vente chez tous les libraires.

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, attiré l'attention des amateurs d'art sur cette publication qui présente un si grand intérêt national et artistique. Elle vient d'être transformée; elle paraît maintenant in-folio, chaque page renfermant une ou deux reproductions.

C'est une publication remarquable, digne de tous éloges, méritant d'être encouragée et